

Comment dire le conflit au théâtre ?

Vers le Bac

- Avec ces textes, entraînez-vous à la lecture à voix haute en vue de l'oral.
 - Préparez le commentaire à l'écrit : faire entendre un texte, c'est l'interpréter.
 - Enrichissez vos futures dissertations à l'écrit, chaque texte offrant plusieurs exemples.
-

Antigone d'Anouilh

Au début de la pièce, Antigone, dont le spectateur ignore qu'elle a déjà recouvert son frère de terre, devant la cité de Thèbes, malgré l'interdit édicté par son oncle et roi Créon, retrouve sa sœur Ismène.

ISMÈNE

Tu es malade ?

ANTIGONE

Ce n'est rien. Un peu de fatigue. *(Elle sourit.)* C'est parce que je me suis levée tôt.

ISMÈNE

Moi non plus, je n'ai pas dormi.

ANTIGONE, *sourit encore.*

Il faut que tu dormes. Tu serais moins belle demain.

ISMÈNE

Ne te moque pas.

ANTIGONE

Je ne me moque pas. Cela me rassure ce matin, que tu sois belle. Quand j'étais petite, j'étais si malheureuse, tu te souviens ? Je te barbouillais de terre, je te mettais des vers dans le cou. Une fois, je t'ai attachée à un arbre et je t'ai coupé tes cheveux, tes beaux cheveux... *(Elle caresse les cheveux d'Ismène.)* Comme cela doit être facile de ne pas penser de bêtises avec toutes ces belles mèches lisses et bien ordonnées autour de la tête !

ISMÈNE, *soudain*.

Pourquoi parles-tu d'autre chose ?

ANTIGONE, *doucement, sans cesser de lui caresser les cheveux*.

Je ne parle pas d'autre chose...

ISMÈNE

Tu sais, j'ai bien pensé, Antigone.

ANTIGONE Oui.

ISMÈNE

J'ai bien pensé toute la nuit. Tu es folle.

ANTIGONE Oui.

ISMÈNE

Nous ne pouvons pas.

ANTIGONE, *après un silence, de sa petite voix.*

Pourquoi ?

ISMÈNE

Il nous ferait mourir.

ANTIGONE

Bien sûr. À chacun son rôle. Lui, il doit nous faire mourir, et nous, nous devons aller enterrer notre frère. C'est comme ça que ç'a été distribué. Qu'est-ce que tu veux que nous y fassions ?

ISMÈNE

Je ne veux pas mourir.

ANTIGONE, *doucement.*

Moi aussi j'aurais bien voulu ne pas mourir.

ISMÈNE

Écoute, j'ai bien réfléchi toute la nuit. Je suis l'aînée. Je réfléchis plus que toi. Toi, c'est ce qui te passe par la tête tout de suite, et tant pis si c'est une bêtise. Moi, je suis plus pondérée. Je réfléchis.

ANTIGONE

Il y a des fois où il ne faut pas trop réfléchir.

ISMÈNE

Si, Antigone. D'abord c'est horrible, bien sûr, et j'ai pitié moi aussi de mon frère, mais je comprends un peu notre oncle.

ANTIGONE

Moi je ne veux pas comprendre un peu.

ISMÈNE

Il est le roi, il faut qu'il donne l'exemple.

ANTIGONE

Moi, je ne suis pas le roi. Il ne faut pas que je donne l'exemple, moi... Ce qui lui passe par la tête, la petite Antigone, la sale bête, l'entêtée, la mauvaise, et puis on la met dans un coin ou dans un trou. Et c'est bien fait pour elle. Elle n'avait qu'à ne pas désobéir.

ISMÈNE

Allez ! Allez !... Tes sourcils joints, ton regard droit devant toi et te voilà lancée sans écouter personne. Écoute-moi. J'ai raison plus souvent que toi.

ANTIGONE

Je ne veux pas avoir raison.

ISMÈNE

Essaie de comprendre au moins !

ANTIGONE

Comprendre... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche, tous, depuis que je suis toute petite. Il fallait comprendre qu'on ne peut pas toucher à l'eau, à la belle eau fuyante et froide parce que cela mouille les dalles, à la terre parce que cela tache les robes. Il fallait comprendre qu'on ne doit pas manger tout à la fois, donner tout ce qu'on a dans ses poches au mendiant qu'on rencontre, courir, courir dans le vent jusque'à ce qu'on tombe par terre et boire quand on a chaud et se baigner quand il est trop tôt ou trop tard, mais pas juste quand on en a envie ! Comprendre. Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. (*Elle achève doucement.*) Si je deviens vieille. Pas maintenant.

ISMÈNE

Il est plus fort que nous, Antigone. Il est le roi. Et ils pensent tous comme lui dans la ville. Ils sont des milliers et des milliers autour de nous, grouillant dans toutes les rues de Thèbes.

ANTIGONE

Je ne t'écoute pas.

ISMÈNE

Ils nous hueront. Ils nous prendront avec leurs mille bras, leurs mille visages et leur unique regard. Ils nous cracheront à la figure. Et il faudra avancer dans leur haine sur la charrette avec leur odeur et leurs rires jusqu'au supplice. Et là il y aura les gardes avec leurs

têtes d'imbéciles, congestionnées sur leurs cols raides, leurs grosses mains lavées, leur regard de bœuf - qu'on sent qu'on pourra toujours crier, essayer de leur faire comprendre, qu'ils vont comme des nègres et qu'ils feront tout ce qu'on leur a dit scrupuleusement, sans savoir si c'est bien ou mal... Et souffrir ? Il faudra souffrir, sentir que la douleur monte, qu'elle est arrivée au point où l'on ne peut plus la supporter ; qu'il faudrait qu'elle s'arrête, mais qu'elle continue pourtant et monte encore, comme une voix aiguë... Oh ! je ne peux pas, je ne peux pas...

ANTIGONE

Comme tu as bien tout pensé !

ISMÈNE

Toute la nuit. Pas toi ?

ANTIGONE

Si, bien sûr.

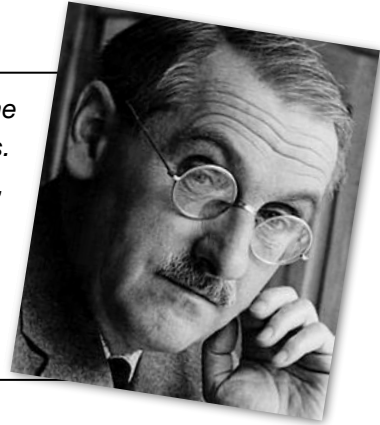
ISMÈNE

Moi, tu sais, je ne suis pas très courageuse.

ANTIGONE, *doucement*.

Moi non plus. Mais qu'est-ce que cela fait ?

Dramaturge, Jean Anouilh (1910-1987) est l'auteur d'une œuvre théâtrale d'une grande richesse, qui se refuse à la fois au réalisme et aux pièces à thèses ou à messages. Considérant qu'il faut « jouer avec un sujet au lieu de le subir », il fait la part belle au jeu, à la théâtralité (quand le théâtre exhibe ses artifices, ses procédés de fabrication) ; ses pièces mêlent les tonalités, du comique au tragique, ainsi que les époques, comme en témoignent les anachronismes qui émaillent son œuvre la plus célèbre : la réécriture de la tragédie de Sophocle, Antigone (1944).



Juste la fin du monde de Lagarce

Juste la fin du monde met en scène de difficiles retrouvailles de famille, alors que Louis, revenu parmi les siens, tente de leur dire qu'il va bientôt mourir. Cet extrait constitue l'épilogue de la pièce.

LOUIS. – Après, ce que je fais,

je pars.

Je ne reviens plus jamais. Je meurs quelques mois plus tard,
une année tout au plus.

Une chose dont je me souviens et que je raconte encore

(après, j'en aurai fini) :

c'est l'été, c'est pendant ces années où je suis absent,

c'est dans le Sud de la France.

Parce que je me suis perdu, la nuit dans la montagne,

je décide de marcher le long de la voie ferrée.

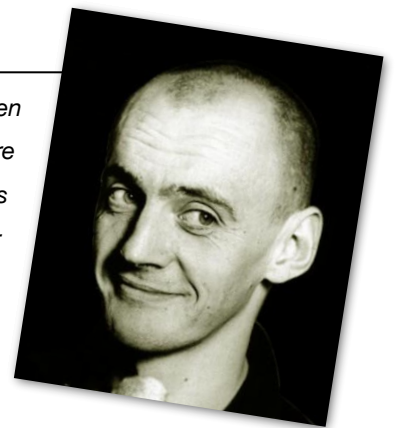
Elle m'évitera les méandres de la route, le chemin sera plus court
et je sais qu'elle passe près de la maison où je vis.

La nuit aucun train n'y circule, je ne risque rien

et c'est ainsi que je me retrouverai.

À un moment, je suis à l'entrée d'un viaduc immense,
il domine la vallée que je devine sous la lune,
et je marche seul dans la nuit,
à égale distance du ciel et de la terre.
Ce que je pense
(et c'est cela que je voulais dire)
c'est que je devrais pousser un grand et beau cri,
un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée,
que c'est ce bonheur-là que je devrais m'offrir,
hurler une bonne fois,
mais je ne le fais pas,
je ne l'ai pas fait.
Je me remets en route avec seul le bruit de mes pas sur le gravier.
Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.

Jean-Luc Lagarce (1957-1995), comédien, metteur en scène, directeur de troupe et dramaturge, est un auteur de théâtre contemporain parmi les plus reconnus aujourd'hui. Ses personnages cherchent à préciser toujours davantage leur propos, de sorte que leur parole procède par flux et reflux, dans un effort sans fin pour atteindre une certaine vérité. Juste la fin du monde (1990) en donne un exemple éclatant



Art de Yasmina Reza

Le début de la pièce met en scène deux amis, Marc et Serge.

Marc, seul.

MARC. Mon ami Serge a acheté un tableau.

C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux.

Mon ami Serge est un ami depuis longtemps.

C'est un garçon qui a bien réussi, il est médecin dermatologue et il aime *l'art*.

Lundi, je suis allé voir le tableau que Serge avait acquis samedi mais qu'il convoitait depuis plusieurs mois.

Un tableau blanc, avec des liserés blancs.

Chez Serge.

Posée à même le sol, une toile blanche, avec de fins liserés blancs transversaux.

Serge regarde, réjoui, son tableau.

Marc regarde le tableau.

Serge regarde Marc qui regarde le tableau.

Un long temps où tous les sentiments se traduisent sans mot.

MARC. Cher ?

SERGE. Deux cent mille.

MARC. Deux cent mille ?...

SERGE. Handtington me le reprend à vingt-deux.

MARC. Qui est-ce ?

SERGE. Handtington ? !

MARC. Connais pas.

SERGE. Handtington ! La galerie Handtington !

MARC. La galerie Handtington te le reprend à vingt-deux ?...

SERGE. Non, pas la galerie. Lui. Handtington lui-même. Pour lui.

MARC. Et pourquoi ce n'est pas Handtington qui l'a acheté ?

SERGE. Parce que tous ces gens ont intérêt à vendre à des particuliers. Il faut que le marché circule.

MARC. Ouais...

SERGE. Alors ?

MARC....

SERGE. Tu n'es pas bien là. Regarde-le d'ici.

Tu aperçois les lignes ?

MARC. Comment s'appelle le...

SERGE. Peintre. Antrios.

MARC. Connu ?

SERGE. Très. Très !

Un temps.

MARC. Serge, tu n'as pas tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs ?

SERGE. Mais mon vieux, c'est le prix. C'est un ANTRIOS !

MARC. Tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs !

SERGE. J'étais sûr que tu passerais à côté.

MARC. Tu as acheté cette merde deux cent mille francs ?!

*

Serge, comme seul.

SERGE. Mon ami Marc, qui est un garçon intelligent, garçon que j'estime depuis longtemps, belle situation, ingénieur dans l'aéronautique, fait partie de ces intellectuels, nouveaux, qui, non contents d'être ennemis de la modernité en tirent une vanité incompréhensible.

Il y a depuis peu, chez l'adepte du bon vieux temps, une arrogance vraiment stupéfiante.

*

Les mêmes.

Même endroit.

Même tableau.

SERGE (après un temps)... Comment peux-tu dire « cette merde » ?

MARC. Serge, un peu d'humour ! Ris Ris, vieux, c'est prodigieux que tu aies acheté ce tableau !

Marc rit.

Serge reste de marbre.

SERGE. Que tu trouves cet achat prodigieux tant mieux, que ça te fasse rire, bon, mais je voudrais savoir ce que tu entends par « cette merde ».

MARC. Tu te fous de moi !

SERGE. Pas du tout. « Cette merde » par rapport à quoi ? Quand on dit telle chose est une merde, c'est qu'on a un critère de valeur pour estimer cette chose.

MARC. À qui tu parles ? À qui tu parles en ce moment ? Hou hou !...

SERGE. Tu ne t'intéresses pas à la peinture contemporaine, tu ne t'y es jamais intéressé. Tu n'as aucune connaissance dans ce domaine, donc comment peux-tu affirmer que tel objet, obéissant à des lois que tu ignores, est une merde ?

MARC. C'est une merde. Excuse-moi.

Née en 1959, Yasmina Reza est une écrivaine française dont l'œuvre, en particulier théâtrale, jouit aujourd'hui d'une reconnaissance internationale. Avec ses personnages, souvent issus de la bourgeoisie, elle explore les caractères, les relations humaines et les conflits, dans une écriture qui marie l'humour et la gravité, voire le tragique, comme en témoigne sa pièce la plus célèbre, Art (1994).



Lys Martagon de Sylvain Levey

Le personnage éponyme de cette pièce est une adolescente rêveuse qui vit dans une cité dite « sensible », dans une ville entourée de montagnes. La pièce la donne à voir en train de quitter l'adolescence.

Lys Martagon, la mère

- Tu as vu l'heure ? Tu rentres tard.
- Désolée.
- Maman. Il est tard. Regarde ta montre.
- Pas le choix.
- Maman. Les aiguilles. Regarde.
- Pas pu faire autrement.
- La petite passe encore elle dépasse à peine le huit.
- Le huit comme huit heures.
- Huit heures c'est le pacte entre nous.
- Huit heures max.
- On ne peut rien dire ou presque à la petite soit mais la grande.
- Quoi la grande ? Quoi la grande ?
- Ne joue pas l'innocence ma chère mère. La grande aiguille te trahit tu le sais très bien maman que j'aime ne joue pas la surprise.
- Elle cache à peine le neuf.

- Quarante-cinq minutes à attendre. Ça fait long crois-moi ça fait long.
- Dû finir deux choses trois.
- Tu n'as même plus la force de construire une phrase. On devrait construire plus de phrases et moins d'autoroutes, tu ne trouves pas ? Tu mélanges les mots sans même t'en rendre compte.
- J'ai soif.
- Ta langue est sèche et râpeuse comme celle des chats.
- Soif simplement soif.
- Comme les chats maman. À force de trop travailler maman.
- Pas pu faire autrement.
- Enlève ton manteau maman.
- Il le fallait. Pas le choix. Tu comprends ça ?
- Mets-le au clou ton manteau maman qu'il respire lui aussi, pose ton manteau et regarde par la fenêtre. Qu'est-ce que tu vois ?
- Qu'est-ce qu'il faut voir ?
- Des lumières un peu partout.
- La fée Électricité est passée ma chérie.
- Je n'y crois pas à ta fée Électricité maman.
- La nuit tombe vite en hiver.

- Nous sommes au printemps maman depuis quelques jours au printemps ma douce maman. Maman.
- Oui ma chérie.
- Je n'y crois pas non plus à ta fée Électricité maman pas plus qu'aux citrouilles pas plus qu'au reste pas plus qu'à travailler plus tu gagneras plus maman. Il ne faut pas croire aux contes pour enfants maman, pas au prince charmant non plus, pas à ton âge. Rentre plus tôt les prochains jours et tous les soirs et pars plus tard aussi ça ne te fera pas de mal de dormir un peu le matin et de prendre le temps d'un bon café avant d'aller au bureau tu ne trouves pas ? Le temps file comme du sable entre les doigts quand on travaille trop maman. Comme du sable maman.

Tu ne me vois pas grandir maman. Je ne crois plus à tes fées ni à tes citrouilles parce que je suis chaque jour qui passe un peu plus femme qu'avant maman mais tu ne le vois pas parce que tu as ta tête dans le tiroir de ton bureau maman, même quand tu rentres tu as laissé ta tête dans le tiroir, sèche tes larmes et tends l'oreille maman, tu entends dans la vallée le cliquetis des fourchettes sur le rebord des assiettes ? Et le poivre qui tombe en pluie fine sur la purée de pommes de terre tu l'entends aussi ? Tu entends la

caresse de la mère sur la joue de l'enfant ? Tu entends le frottement de l'éponge sur l'Inox pendant la vaisselle du soir ? Tu sens cette odeur d'oignons frits et de rôti qui sort tout juste du four ? Tu sens l'odeur du cumin et celle du curry ? Tu entends la symphonie des cœurs qui battent à l'instant même où je me tais ?

Né en 1973, Sylvain Levey est un comédien et auteur contemporain ; il a écrit une vingtaine d'œuvres dont beaucoup résonnent particulièrement avec l'univers de l'enfance et de l'adolescence. Lys Martagon a été publiée en 2012.



Éclairage

Lire le théâtre, par Anne Ubersfeld

Toute la syntaxe narrative peut être comprise comme l'investissement ou le désinvestissement d'un certain espace par le ou les personnages principaux. Ainsi *Tartuffe* peut être compris comme l'investissement de l'espace-Orgon (maison, famille) par le héros Tartuffe et son désinvestissement final. Toute l'histoire d'*Hamlet* peut se comprendre comme les efforts à la fois efficaces et destructeurs faits par le personnage-sujet pour récupérer son propre espace dans sa totalité. D'une certaine façon, la structure de presque tous les récits dramatiques peut se lire comme un conflit d'espaces, ou comme la conquête ou l'abandon d'un certain espace.

(*Lire le théâtre*, p. 160)

Anne Ubersfeld (1918-2010) est une universitaire française spécialiste du théâtre. Son ouvrage de référence est Lire le théâtre (1977) ; elle a aussi consacré un certain nombre d'études au théâtre romantique, notamment à celui d'Hugo, mais également au théâtre contemporain.

